

ALAIN

**PROPOS D'UN  
NORMAND**

**1906 - 1914**

**II**

*nrf*

GALLIMARD





## OUVRAGES DISPONIBLES D'ALAIN

### *Aux Éditions Gallimard*

#### *Propos*

PROPOS SUR LES POUVOIRS (choisis par F. Kaplan), *Folio essais*.

PROPOS SUR LE BONHEUR, *Folio essais*.

LES SAISONS DE L'ESPRIT.

VIGILES DE L'ESPRIT.

PROPOS D'UN NORMAND (I à V).

CONVULSIONS DE LA FORCE.

#### *Bibliothèque de la Pléiade*

PROPOS I (650 propos choisis par Maurice Savin).

PROPOS II (650 propos choisis par Samuel Sylvestre de Sacy).

#### *Œuvres*

LES DIEUX, *suivi de MYTHES ET FABLES et de PRÉLIMINAIRES À LA MYTHOLOGIE*, *Tel*.

SYSTÈME DES BEAUX-ARTS, *Tel*.

MARS OU LA GUERRE JUGÉE, *Idées*.

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE, *Idées*.

ÉTUDES, *Idées*.

SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU.

LES IDÉES ET LES ÂGES.

ENTRETIENS AU BORD DE LA MER.

CAHIERS DE L'ORIENT (2 tomes).

COMMENTAIRE DE « CHARMES » DE PAUL VALÉRY.

SPINOZA. *Édition revue et augmentée, Tel, 1986.*

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

**PROPOS D'UN NORMAND**  
**II**



ALAIN

PROPOS D'UN  
NORMAND

1906 - 1914

II

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1955.*

Extrait de la publication



#### NOTE DE L'ÉDITEUR

*Les Propos qui composent ce volume, le deuxième d'une série de quatre prévue aux Editions Gallimard, ont tous été écrits pour la Dépêche de Rouen, de 1906 à 1908, et se trouvent ici dans un ordre strictement chronologique. Soixante et un d'entre eux n'ont jamais paru ailleurs que dans la Dépêche.*



## I

Je lis dans *le Voyage de Sparte*, de Maurice Barrès : « L'homme est le plus intelligent des animaux parce qu'il a des mains : observation saisissante ! » Ceux qui impriment des choses de ce genre devraient bien ne pas oublier que le singe a quatre mains, et que certains singes en ont même cinq, puisqu'ils ont une queue prenante, ce qui n'empêche pas qu'avec leurs quatre ou cinq mains ils n'ont pas seulement été capables d'inventer la brouette.

Est-ce une raison pour conclure que l'homme doit sa supériorité à une âme de nature spéciale ? Cette explication se réduirait en somme à des mots.

N'invoquons point les mots tant que les choses répondent. En réalité l'homme est remarquable non seulement par ses mains, mais par ses yeux. Ce sont les yeux, pères de la géométrie, qui ont dirigé les mains. Ce sont les yeux qui permettent d'apercevoir en un court instant des rapports de quantités. Ce sont les yeux unis aux mains qui rendent possible la mesure des angles : chose capitale.

Considérons maintenant le singe. Il a quatre mains, mais le sens le plus important qu'il possède après le toucher, ce n'est pas la vue, c'est l'odorat ; ses centres

cérébraux en témoignent. Or l'odorat n'est point géomètre ; l'odorat est ministre des passions ; il aime et hait au lieu de mesurer.

C'est pourquoi il n'est guère plus raisonnable de dire que l'homme est un singe perfectionné, que de dire que la baleine est une espèce de poisson, ou que la chauve-souris est une espèce d'oiseau.

22 février 1906.

## II

Comme tout le monde, j'ai fait tourner des chapeaux et des tables, je les ai interrogés ; ils m'ont répondu d'une façon à peu près raisonnable, grâce à un alphabet de convention. Parmi ceux qui faisaient ces expériences avec moi, les uns étaient des somnolents, qui n'avaient jamais mis d'ordre dans leurs pensées, et pour lesquels tout était miracle ; ils, ou elles, faisaient des yeux un peu plus blancs, et c'était tout. D'autres, plus vigoureux, étaient violemment émus, et versaient même des larmes. Justement à ce propos, j'ai pu remarquer combien la contagion des sentiments est à redouter.

Pourtant je n'ai jamais été réellement ému ; et je suis, en cela comme en beaucoup d'autres choses, un incroyant. L'air de la Normandie y est sans doute pour quelque chose.

Et puis il m'a semblé que les phénomènes en question dépendaient de la relation naturelle, et involontaire, qu'il y a entre l'imagination visuelle et les mouvements des mains. C'est ainsi que j'arrivais très bien à changer le sens de la rotation d'un chapeau,

simplement en imaginant avec suite, et par la vue, un tel changement ; les autres suivaient. Cela prouve qu'ils avaient moins de ténacité que moi, et qu'ils étaient moins maîtres de leur attention.

J'ai depuis longtemps négligé ce genre de problèmes ; car je crois important de suivre, en cela, un ordre, et je n'en suis encore qu'à la physique. Du reste mon hypothèse ne vaut sans doute pas grand-chose ; mais j'en conçois beaucoup d'autres que je proposerais et vérifierais avant d'aller supposer que l'âme de mes ancêtres habite dans les pieds des tables, et non en moi.

12 mars 1906.

### III

J'imagine un petit nombre d'hommes, vivant en société dans une île. Je les vois travaillant, chacun selon ses aptitudes, et vivant tous du produit du travail de tous.

Le problème étant ainsi défini, on peut énoncer comme des espèces d'axiomes les propositions suivantes :

Si l'un d'eux consomme sans produire, les autres auront naturellement moins de produits pour un même travail.

Si l'un d'eux emploie son temps à des travaux inutiles, par exemple à fabriquer, en or et diamants, l'insigne de quelque mérite Insulaire, les autres auront moins à consommer, ou devront travailler davantage.

En général, l'oisiveté et le luxe de quelques-uns

rendront nécessairement le travail des autres plus pénible et moins rémunérateur.

Je tourne maintenant les yeux vers cette société où je vis, et je n'y retrouve plus mes axiomes. La monnaie, le crédit, les machines, l'armée, la police, les beaux-arts, tout cela m'empêche de voir la vraie richesse, et la pente qu'elle suit.

Aussi, quand je veux attaquer l'oisiveté et le luxe, le profond économiste m'explique, d'un air détaché, que, sans le luxe, beaucoup d'ouvriers seraient sans travail ; et que, si les oisifs s'avisait de vouloir travailler, ils feraient baisser le prix du salaire, en apportant, pour une même demande, l'offre de leurs bras ; qu'ainsi l'oisiveté et le luxe des uns enrichissent les autres.

L'injustice est fardée comme une vieille gueuse. Il faut la voir avant sa toilette.

15 mars 1906.

#### IV

« Je suis philanthrope, et j'aime les humbles et les faibles comme j'ai aimé mes petits troupiers. » Cette phrase est tirée d'une profession de foi du général Langlois, candidat. Elle est admirable ; elle résume tout un système social, fondé sur l'amour du prochain. Et, si je l'entends bien, voici ce que cela veut dire :

« Le peuple réclame en vain la justice, c'est-à-dire l'égalité ; l'égalité n'est pas dans la nature ; une loi qui voudrait établir l'égalité irait donc contre la nature.

« Heureusement il y a quelque chose qui est bien

plus beau que la justice, c'est l'amour. Aimer, tout est là. Tant que l'on n'aime pas, la plus parfaite justice est laide ; dès que l'on aime, la plus révoltante injustice devient supportable.

« Les mineurs se plaignent parce qu'ils travaillent dans la nuit, parce qu'ils sont noirs de charbon, parce qu'ils respirent des gaz empoisonnés, et tout cela pour assurer aux actionnaires de la mine un revenu de plus de cent pour cent. Ils se plaignent, parce qu'ils ne comprennent pas à quel point on les aime. S'ils sentaient circuler autour d'eux, pendant qu'ils travaillent, et à défaut d'air respirable, des effluves de philanthropie, alors comme ils travailleraient de bon cœur ! »

Eh bien non, général. Les mineurs et tous ceux qui ont du mal à vivre demandent moins que cela, et plus ; ils demandent moins de sentiment et un peu plus d'argent. Oui, ils ont l'âme à ce point racornie, qu'ils consentent à n'être pas aimés, pourvu qu'ils soient payés. Ils ont une excuse. Ce qui les empêche de voir la splendeur de la charité, c'est qu'elle marche dans l'ombre de l'injustice, sa sœur aînée.

10 avril 1906.

## V

Ces paysans de la campagne napolitaine, qui promènent leurs idoles devant le torrent de lave, et qui vont se faire écraser dans les églises, nous semblent tout à fait ridicules. Il faut pourtant comprendre qu'ils suivent en cela une espèce de logique.

Nous avons, nous, l'idée qu'une éruption est un

phénomène naturel, c'est-à-dire un phénomène qui est lié à tous les autres. Nous croyons que, telle pression dans les gaz étant produite, certains effets en résultent nécessairement, comme jets de pierre et débordement de lave, et que le point de chute des pierres, comme la direction et la vitesse du fleuve de lave, dépendent des circonstances : vitesse initiale, densité, viscosité, pente.

Et c'est de cette idée-là que vient notre peur, quand nous avons peur, et notre sécurité, quand nous sommes tranquilles. Aussi nous n'adresserons jamais au volcan d'autres prières que celle-ci : « Sois inexorable ; sois une machine aveugle et sourde, afin que nous puissions, après avoir observé, prévoir et enfin nous enfuir avec intelligence. » Car nous aimons mieux être tués selon les lois naturelles qu'être sauvés par un miracle. Un volcan qui se laisserait fléchir serait pour nous la pire des choses. Gémir, joindre les mains, flatter un maître capricieux, cela serait payer trop cher le droit de vivre ; et, comme le stoïcien, nous en viendrions à craindre moins la colère de César que sa clémence.

Eux, les porteurs d'idoles, au contraire. Ils croient que les effets naturels dépendent des caprices et des colères d'un dieu ; ils croient que la pierre, une fois lancée, peut encore, et sans l'intervention d'une cause matérielle, être écartée de sa trajectoire. C'est pourquoi, autant qu'ils réfléchissent, ils croient plus utile de prier que de s'enfuir. Si le dieu s'apaise, les hautes voûtes du temple ne sont pas plus menaçantes qu'un toit de chaume ; et si le dieu ne s'apaise pas, il n'y a de refuge pour personne nulle part. Ainsi s'ils chantent des hymnes et se frappent la poitrine, ils sont d'accord avec eux-mêmes ; s'ils s'enfuient, ils sont



absurdes. Et pour celui qui croit au miracle, il y a juste autant à craindre, et pas plus, au bord d'un cratère en éruption que dans la plaine de Sotteville.

Et l'on comprend ainsi que des pays célèbres par des catastrophes répétées ne soient pourtant point déserts, et que, près du fleuve de lave à peine refroidi, bientôt une maisonnette se chauffe au soleil, bientôt les raisins mûrissent, bientôt une église dresse son clocher. Le clocher donne l'espoir ; la vigne donne l'oubli ; et les enfants poussent.

13 avril 1906.

## VI

Je dînais récemment à la même table qu'un économiste très compétent. Le dîner était bon, mais les discours de l'économiste étaient médiocres.

Ces discours étaient de la forme suivante : la France est très riche, l'Angleterre est en train de se ruiner, et autres propositions du même genre. Moi je veux bien. Après tout, une phrase, c'est vite passé.

Ce qui passe moins facilement, ce sont les preuves apportées à l'appui de chaque thèse. Car sur une proposition générale, je ne trouve pas à mordre ; mais dans les raisons qu'on me donne pour croire, je trouve assez souvent des raisons de douter.

Il disait, par exemple : la marine marchande anglaise est en pleine décadence ; cela, c'est un fait et je veux bien l'admettre ; vous en concluez que l'Angleterre se ruine. Voilà une relation que je ne saisis pas.

Supposons un roulier qui serait en même temps quincaillier. Supposons que le commerce de la quincaillerie lui donne, à capital et travail égaux, plus de profits, il va naturellement négliger les transports. Et moi, si je compte ses voitures et ses chevaux et si je dis : Voilà un homme qui se ruine, je raisonne très mal. Ainsi pour l'Angleterre. Il n'est pas prouvé que le métier de roulier sur mer, si l'on peut ainsi parler, soit le meilleur des métiers ; il l'a peut-être été ; mais il faut compter avec la concurrence.

Au reste, toutes ces informations sur la fortune d'un pays sont bien audacieuses ; dès que l'on y met des faits, elles se déforment et craquent de tous côtés. La richesse est-elle dans les produits, ou dans la monnaie, ou dans le crédit, ou dans la population ? Les économistes disputent là-dessus depuis plus d'un siècle, et presque toujours dans les nuages.

Les opinions, ce sont petits ballons. Ils montent, ils planent, mais un rien les crève.

17 avril 1906.

## VII

Marquise, vous gémissiez, et la bonne feuille royaliste tombe de vos gracieuses mains, que nul travail n'a déformées. Je vous comprends, et je vous plains. Il est assez clair maintenant que la grande Révolution, où votre aïeule faillit perdre la tête, n'était pas une de ces catastrophes après lesquelles on rebâtit, sur le plan même que les ruines dessinent ; il est clair que la Révolution n'était que le commencement et l'ébau-

che de quelque chose de plus redoutable qu'elle, de quelque chose qui ne se contente plus de se faire craindre, et qui prétend se faire respecter. Vous auriez bravé audacieusement la violence ; mais voici qu'il vous faudra saluer la Justice, et les larmes vous en viennent aux yeux.

Ainsi cette maxime stupide des idéologues : tous les hommes sont égaux, elle est dans le droit, elle entre dans les faits. C'était trop que tous votent ; mais voici qui est pis : chacun vote en pensant à soi et aux siens, au lieu de penser à vous.

Un rustre de juge de paix méprise le bas bout de votre table et balance entre votre droit et celui d'un de vos fermiers : vous n'êtes plus respectée. Bien plus, tous ces gens, dont le travail vous nourrit, dont le travail paye vos deux alezans et votre quarante-chevaux, ils vous apportent leur argent, mais ils ne vous disent plus merci : vous n'êtes plus aimée ; c'est le dernier coup, et le plus cruel, pour un cœur sensible.

Certes il vous était doux d'avoir à votre table, souriant et flagorneur, le curé, maître des âmes. Hélas ! Le curé n'est plus maître de rien ; il n'est plus qu'un homme mal élevé, qui vous demande beaucoup d'argent.

Sincèrement, je gémiss avec vous. Volontiers je vous aurais laissée sur votre trône, comme une petite reine de luxe. Mais, réellement, nous ne sommes pas assez riches. Tant que Jenny passera des nuits à coudre, tant que la Sachette traînera sa lourde voiture sous la pluie et dans la crotte, nous ne pourrons rien faire pour vous. Les biens nous sont mesurés, et, ce que les uns gagnent en bien-être, en puissance, en loisir, il faut bien que d'autres le perdent !

Ou bien obtenez de votre Dieu, qui a tant fait pour

vous, qu'il tienne aussi les promesses qu'il fit aux autres. Beaucoup d'oiseaux sont morts de faim cet hiver, et les lis, plus somptueusement vêtus que Salomon, ne poussent que dans vos jardins.

17 mai 1906.

## VIII

Lisons Corneille, c'est le moment. Et j'ai ouvert *le Cid*. Seulement un livre, ce n'est que du noir sur du blanc, si l'imagination ne travaille, et l'imagination, une fois lâchée, prend quelquefois des chemins imprévus.

La mienne fut d'abord très docile ; elle me représenta des chapeaux à plume, de somptueux manteaux, et l'intérieur d'un palais. Cela n'allait pas tout seul, parce que je n'ai jamais vécu dans les palais ni près des rois, et je retombais toujours dans les décors du Théâtre-Français, qui sont en carton, et ne le cachent pas.

Il m'arrivait aussi de donner à mes personnages l'allure et le ton de deux solliciteurs de notre temps qui se querellaient dans les couloirs d'un ministère. Mais bien vite je redevais Espagnol. Ainsi je maintenais ma bête à noble allure, sur les traces du royal cortège.

Mais je l'ai mal dressée ; et lorsque Rodrigue, racontant sa victoire, parla de l'obscur clarté des étoiles, mon imagination, comme une monture qui sent l'eau, bondit sur le champ de bataille.

Là gisait l'archer Pedro, qui était autrefois muletier, et fut enrôlé par les gens du roi, un jour qu'il avait



ALAIN

**Propos d'un Normand**

II

Ce deuxième tome des *Propos d'un Normand* comprend cent soixante-quinze propos. Ils s'échelonnent du mois de février 1906 au 31 décembre 1908. Alain, né en 1868, avait donc, alors, entre trente-huit et quarante ans.

On sait qu'Alain collaborait à *La Dépêche de Rouen*, journal radical de Normandie, auquel il donnait un billet quotidien. Les cent soixante-quinze propos qui composent le présent volume sont autant de ces billets. On a seulement supprimé ceux qu'Alain avait lui-même repris dans ses *Propos sur le bonheur*.

Au sujet de ces *Propos*, Jean Jaurès écrivait le 15 mars 1914 : « Ce sont des notes rapides sur les sujets les plus variés et j'y trouvai un sens si tranquille et si pénétrant de la réalité, une telle force d'observation et d'analyse, une attention si exacte de n'être jamais dupe des apparences et des fictions, et en même temps un style si sûr, si souple, si pénétrant que j'éprouvai un enchantement d'esprit. »

Il ajoutait le 29 mars 1914 : « Les *Propos* me paraissent, à bien des égards, un des chefs-d'œuvre de la prose française. »



9 782070 200672



55-III A 20067 ISBN 2-07-020067-1

Extrait de la publication